

fois témoin de scènes indignes de la part de certains voyageurs.

Quoi qu'il en soit, je tiens à prévenir publiquement les receveurs, comme je l'ai souvent fait en particulier, qu'ils peuvent compter sur moi devant les tribunaux dans les cas où ils y appelleraient une personne braquée, ou que cette personne les y attirerait : il n'y a rien de tel que les situations nettes et franches.

A propos de situations nettes et franches, nous avons écrit, il y plus de deux ans, un article sur les Syriens et leurs bons amis, les Druses, assassins de profession, marchands ambulants ou *peddlers* d'occasion.

Les Syriens viennent définitivement de se démasquer : après plusieurs tentatives infructueuses, ils ont enfin réussi à faire venir un prêtre schismatique.

Foulant aux pieds leurs serments devant Mgr notre Révérendissime Archevêque ; voulant témoigner au bon père Chamy, qui s'est sacrifié pour les retirer de prisons dans tout le Canada (car ils ne sont guère bons qu'à la prison), voulant témoigner, disons-nous leur gratitude au bon père ; voulant enfin montrer aux Canadiens comment eux, Syriens, se moquent de notre brave et catholique population, ils ont repris publiquement le schisme qu'ils avaient abjuré (j'ai été mêlé à leur abjuration : je le sais donc de bonne source !), ils ont osé le faire publier par un de nos grands confrères donnant même les portraits de l'évêque schismatique ayant ordonné le prêtre schismatique arrivé ici ces jours derniers.

Règle générale pour notre bonne population : Ne recevez donc aucun *peddler* Syrien ; défiez-vous-en ! Chassez-les de vos villages, afin d'éviter les malheurs qu'ils amènent à leur suite : les mères de famille nous comprendront.

Règle particulière à cette même bonne population : Si un Syrien vous montre une attestation signée du bon père Chamy et portant le sceau de l'Archevêché, vous pouvez acheter.

Nous ne voulons soulever aucun préjugé, ni exciter aucun sentiment bas : le devoir de l'écrivain chrétien est de signaler le danger, tout en restant scrupuleusement obéissant à la direction de son évêque. Aussi, sommes-nous prêt à désavouer tout ce que Monseigneur voudrait nous voir désavouer, et à soutenir malgré qui que ce soit tout ce que Monseigneur nous dirait de soutenir.

Nos aimables lectrices et nos bienveillants lecteurs pourront se donner l'illusion de voir le défilé des troupes, à Versailles, après l'élection du président de la République : notre gravure en double page donne une assez bonne idée et de ce défilé, et de la façade du superbe palais des rois. On admirera la mâle prestance des hommes composant le célèbre corps des cuirassiers dont la bravoure légendaire a été tant relevée par le sanglant combat de Bapaume, celui de Reichhoffen et tant d'autres où les cuirassiers ont eu une part glorieuse.

Si quelqu'un encore aime la charité il aura du plaisir à contempler le portrait de Mlle Lucie Faure, fille de l'ex-président de la République, jeune personne dont l'unique pensée est de venir en aide aux malheureux.

Jimmie Picard

LE DESERTEUR

Un soir, dans un village de Normandie, un jeune homme, un soldat échappé du camp et ramené par la nostalgie au foyer paternel, frappe à la porte d'une cabane.

— Qui est là ? demanda la mère, réveillée en sursaut.

— Ouvrez ! c'est moi, votre fils.

— Vous, mon fils ? vous mentez ! Mon enfant est à la frontière, il défend la PATRIE.

INSTANTANÉS

LES FONDIS

Ils sont la grâce, familière ou farouche, de la douce Touraine. Tout le coteau de pierre tendre, fouillé, creusé, raviné en caves, en souterrains, en grottes, parfois crève, béant, vers l'azur. On marche à travers champs, on traverse des vignes, on se promène dans un jardin : tiens ! des herbes vives, des mûres dans les épines ! On se penche. Il y a le vide, le fondis.

Le fondis est un grand trou, un gouffre en miniature. Une carrière abandonnée où a poussé l'herbe, où s'est suspendu un tapis de verdure grimpante, voilà le fondis. Il y en a d'énormes, il y en a de tout petits. Une basse-cour tient dans l'un ; dans l'autre, une maison, avec son aire où on bat le blé, son verger de choux. Quand la paroi n'est pas à pic, mais fait rampe ou escalier, les propriétaires sèment, plantent, gagnent jusqu'au dernier pouce sur la pierre. Par des arches de voûtes, le fondis communique avec la route qui borde le bas du coteau, le fleuve. D'en haut, à moins de se pencher sur le fondis, on ne le voit pas ; les verdure les cachent, les murs. On entend tout à coup des roues grinçantes de chariots. Des voix montent, des rires de jeunes filles, des querelles. On regarde autour de soi. Qui a parlé ? Où grincent ces roues ? ces voix ? Les enfants, inquiets, se regardent. Y a-t-il quelqu'un dans le jardin ? Au crépuscule, il semble qu'on marche. Ce chant ? Une vie sourde se meurt sous la terre. Ces voix, cette vie, ce chant, c'est le fondis.

En voici un. Les arbres l'enserrent, l'étouffent ; il est si bien caché dans l'ombre des taillis qu'il faut le découvrir. Les branches vous cinglent le visage, vous agrippent le bras ; le fondis se dissimule, se terre. Tout d'abord même on ne le voit pas, dans un moutonnement de feuillage qui fait rebord, toit, parasol. Il faut écarter la mouvante toison, épaissée et fraîche, surprendre, comme si on violait un secret, le fondis obscur. Il est noir, il est nu, il est froid. Mais un bloc rouge y pétillait sous le marteau qui l'aplatit. Un soufflet gigantesque s'enfle et se dégonfle en une respiration de bête. Le fondis est une forge.

Rudes, les voix qui en partent ; la colère y frappe sur l'enclume. Des étincelles craquèrent, la voûte est noire. Mais quand le cyclope qui peine dans cet antre, quand le forgeron borgne lève en l'air son oeil morne, il aperçoit, à travers le manteau troué du feuillage, dans l'ombre frémissante des arbres, à l'aube un coin du ciel bleu, à la nuit une étoile.

Cet autre fondis est large, vaste : le soleil y descend et le coupe en diagonale ; la lune, de sa clarté de lait, le baigne. Il y fait plein jour. Sur le revers, haut de vingt-cinq mètres, la verdure fait draperie, tombe en cascade. Au sommet, un moulin à vent ressemble à un jouet d'enfant. Jouet compliqué, le plus souvent immobile, écartelant ses bras maigres en croix. Puis, un jour de fantaisie, les bras de planches s'élargissent, se distendent, et leur larges triangles opposant leurs pointes, gravement, se mettent à tourner.

Dans ce fondis, il y a toutes sortes de choses, une petite maison que garde un chien jaune ; trois petits chats jouent sur le fumier, car il y a un fumier, une petite mare où barbotent des canards, où picorent des poules. La femme, une jeune et grande blonde, entre et sort, va et vient. L'homme part tous les matins, rentre et repart tous les après-midi sur sa charrette attelée d'un cheval rouan, qui secoue un collier de grelots. L'homme est un petit gaillard sec, brun, agile ; il fait de la besogne pour trois, rentre ses foins, va le samedi au marché de la ville ; le dimanche, habillé de noir comme s'il était de noce ou d'enterrement, il va faire la partie au café avec les camarades.

Deux enfants jouent dans le grand fondis. Ils sont blond chanvre, roses et joflous, avec des mines étonnées et graves. Ils se tiennent par un doigt et marchent bien sages, côte à côte, sans tomber. Ils ne parlent pas, ne pleurent pas, ne rient pas. C'est le petit frère et la petite sœur. Ils ont l'air de comprendre que ce fondis où l'on ne voit que du ciel au bout de l'entonnoir de craie, plus haut que le rideau de feuillage et le moulin à vent, n'est pas une chose naturelle. Le mystère les enveloppe et ils le contemplent de

leurs prunelles bleues, parfois assis sur la pierre du seuil, un doigt dans leur bouche.

Dans le fondis, il y a un autre être aussi ; un vieux, le vieux, le père de la femme. Tout le jour, incapable d'agir, il reste, perclus de rhumatismes, assis sur une chaise. Son horizon est court, c'est la roche creuse de la paroi avec ses blocs noueux, ses lames ligneuses, ses trous d'éponge. Depuis qu'un pan de muraille entière, un jour, s'est écroulé, s'émiettant à ses pieds, le frôlant d'un vent de mort, il contemple fixement cette pierre qui tue. L'autre jour, dans un autre fondis, un homme a eu les deux jambes écrasées par la chute d'une roche, détachée soudain, sans cause, comme cela.

Et il a l'air, immobile ainsi de l'aube au crépuscule, d'attendre quelque chose qui ne vient pas. Les enfants le regardent. Une poule parfois vient piquer un grain entre ses jambes. Le chien jaune ne se dérange même pas pour le caresser. Il est seul ; on dirait quelqu'un qui doit partir et qu'on a oublié.

Il reste dans le coin où le soleil ne vient pas. Il vit dans l'ombre du fondis, en attendant une autre ombre, immense, éternelle

PAUL ET VICTOR MARGUERITE.

SÉMIDA

De nombreuses lumières jetaient leur douce clarté dans la chambre où brûlaient de capiteux parfums. Silencieuse était la maison, silencieuse était Salomé qui, anéantie, abîmée dans une profonde douleur, veillait près du lit funèbre où reposait Sémida, sa fille unique. Sur ce front pâle, ses yeux demeuraient attachés : ils cherchaient les roses de Saron, qui autrefois ornaient sa chevelure... hélas ! plus de parure joyeuse ! la mort était venue éteindre l'aurore brillante de cette jeune vie, et fauchée comme les lis blancs qui ornaient sa couche, sa belle tête brune se penchait doucement.

La porte s'ouvrit ; Salomé immobile ne tourna pas la tête. Jaire entra, et après lui, vêtu d'un long manteau, un jeune homme au regard profond et fascinant, et dont la longue chevelure tombait sur ses épaules. Tous deux s'avancèrent jusqu'au lit de la jeune morte, et Jaire tombant à genoux devant l'étranger, s'écria d'une voix chaude de confiance, vibrante de supplication :

— Seigneur ! ma fille n'est plus ; mais si vous le voulez, elle vivra...

C'était le Credo sublime de la foi la plus ardente, la sincérité la plus vraie de la douleur paternelle dans un espoir suprême ! L'étranger le comprit ; de son regard perçant, il lut dans le cœur de cet homme, dont la simple mais touchante prière, avait jeté l'émoi dans cette salle de veilles funèbres, où toute une foule anxieuse se pressait. Il prit la main de Sémida ; son clair regard s'abaissa sur elle, et de sa voix douce mais grave il dit :

— Ma fille, levez-vous...

Et le corps tout-à-l'heure immobile et glacé, s'anima ; les membres raidis s'assouplirent et la fille de Jaire ouvrant les yeux, se leva et tendit les bras en disant : " Ma mère ! " Salomé enlaça la frêle enfant ; la vie lui revenait avec les baisers de sa fille ! L'ivresse de son bonheur effaçait les poignantes tortures passées, elle ne voyait plus que sa fille qui lui souriait ! Et l'heureux père encore à genoux, baisait le bord de la robe de son Maître !

Au milieu de la foule enfiévrée, enthousiasmée du miracle, une jeune femme refoulant les larmes qui l'étouffaient, regardait toujours cet homme qu'elle voyait pour la première fois, en une circonstance si étrange et dont le beau visage était d'une sérénité si suave ! Mais soudain, elle le chercha vivement, anxieusement... plus rien... il était disparu ! ! !

Le soir même, Claudia Procula raconta à son mari la scène dont elle avait été témoin le matin, et comme elle lui demandait le nom de cette homme si puissant, Pontius lui répondit d'une voix lente et basse : " Vous avez vu celui qui se nomme Jésus de Nazareth ! "

HAUDE.